La femme enceinte dans les proverbes et le discours médical au XVIe siècle : représentations du corps, émergence d'une identité ?

Florence Dumora

▶ **To cite this version:**

Florence Dumora. La femme enceinte dans les proverbes et le discours médical au XVIe siècle : représentations du corps, émergence d'une identité ?. Réalités et représentations du corps dans l'Europe des XVIe et XVIIe siècles, colloque international, Université de Nancy 2, 19-20-21 novembre 2009, Nov 2009, Nancy, France. pp.9-34. hal-02499688

HAL Id: hal-02499688
https://hal.univ-reims.fr/hal-02499688

Submitted on 23 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

La femme enceinte dans les proverbes et le discours médical au XVI[e] siècle : représentations du corps, émergence d'une identité ?[1]

Florence DUMORA
Université de Reims
CIRLEP-CRES LECEMO

Le mot 'corps' est bien moins présent dans les recueils de proverbes étudiés que certaines de ses parties isolées (main, pied, jambe, œil, bouche, nez, visage, tête, front, cheveux, oreille, barbe, poitrine, sein, ventre, estomac, cœur, etc..)[2]. Sachant que de nombreux proverbes énoncent des règles de vie et des conseils pratiques, on comprend qu'ils impliquent davantage une vision des parties du corps en rapport avec leur fonctionnalité qu'une conscience du corps comme individualisation de la personne. D'ailleurs une telle conscience, si elle existe effectivement, reste soumise aux normes socio-morales et elle ressortit au jugement, et non au sentiment d'une identité particulière et unique. Voici un proverbe d'Horozco – « quien buen cuerpo tiene échelo de fuera » –[3] où le corps comparaît en tant qu'ensemble physique, esthétique et sensuel mais tombe sous le coup d'une dépréciation morale puisque l'auteur y dénonce le caractère luxurieux de la danse.

La représentation éclatée des parties du corps peut, dans une certaine mesure, se comprendre également comme censure car elle obéit au critère moral qui associe le corporel au vicieux, dans une conception fondée sur l'opposition du corps et de l'esprit, héritée en grande part de la philosophie platonicienne et aristotélicienne mais trouvant une formulation propre dans les principes judéo-chrétiens. Il n'est donc pas étonnant de voir cette association reproduite dans les proverbes tels que : « cuerpo lleno de verdades que en su vida no la dijo » et « la mujer que algo toma su cuerpo asoma »[4], où le corps, de façon plus ou moins métaphorique, est le signe d'un vice qui, à son tour, implique à des degrés divers le corporel :

---

[1] Cet article a été publié dans *Réalités et représentations du corps, (2 vols.),* Marie-Nelly Fouligny et Marie Roig Miranda (dir.), Europe XVI[e]-XVII[e] siècles, n° 15 et 16, Université de Nancy II, 2011 : n° 16, II, p. 9-34.

[2] Sebastián de Horozco, *Recopilación de refranes* (letras E-Z), Ms 1849, BN Madrid, et, du même auteur, *Teatro universal de proverbios*, éd. de José Luis Alonso Hernández, Universidad de Salamanca y Universidad de Groningen, 1986 et *Libro de los proverbios glosados*, éd. de Jack Weiner, 2 volumes, Kassel, Reichenberger, 1994, trois recueils du XVI[e] siècle ; Gonzalo Correas, *Vocabulario de refranes y frases proverbiales*, Madrid, Visor Libros, 1992, qui date de 1627.

[3] Qui a un corps bien tourné, doit le montrer, Horozco, *Teatro*, n° 2659, pp. 524-525 : d'après la glose, nul doute sur la féminité de ce corps, qui s'exhibe dans la danse.

[4] *Ibid*., n° 620 et 1468, pp. 181, 319 : Corps plein de vérités qui n'en a jamais proféré et Femme qui quelque chose vous prend, son corps vous tend.

'mentir' engage exclusivement l'aspect moral contrairement à 's'exposer'[5]. Par ailleurs, l'appréciation d'une qualité (maigre, gros, beau, etc.) sous-entend souvent le mot 'corps' comme il apparaît dans « La viuda y el capón, lo que comen sobre sí pon » ou « La mula buena como la viuda, gorda y andariega » ou encore « Ánade, muger y cabra, mala cosa siendo magra »[6].

Face à cette sorte d'occultation du corps, qui semble relever de la pudeur – *vergüenza* – (assimilable à une auto-censure), on observe, dans les recueils de proverbes consultés, la mention récurrente des parties féminines les plus intimes (ventre, poitrine, hanches) en liaison avec les fonctions de la grossesse et de l'accouchement, ainsi qu'un lexique comprenant « preñada, preñez, empreñar, parida, parir, parto, criar, nacer, amovida »[7]. Rappelons que les proverbes émanent d'un circuit oral traditionnel populaire mais qu'ils intègrent le circuit savant à l'intérieur duquel ils circulent, notamment par le biais des compilations et des gloses. Ainsi les proverbes passent-ils, en gros, du circuit populaire vers le circuit savant par une transmission écrite dont la continuité consiste en leur remploi à l'intérieur de ce même circuit, alors que simultanément la création et la transmission orales sont toujours assurées dans leur propre circuit. Or ce discours, que nous qualifierons de semi-savant, est chargé de messages sur les dispositions physiques de la femme en attente de maternité, enceinte, ou parturiente, et qui, en fonction de ces diverses situations, doit répondre à des exigences sociales, familiales ou conjugales. Son corps, sa santé et sa polyvalence féminine sont évoqués par touches dans les proverbes qui, avec concision, visent des aspects précis de la féminité génératrice et éducatrice[8]. Par ailleurs, l'obstétrique moderne commence à se mettre en place au XVI^{e} siècle et de nombreux ouvrages médicaux nous livrent une réflexion qui met en lumière, outre les questions purement médicales, les soins à prodiguer à la femme enceinte et à la parturiente. En s'intéressant à l'hygiène domestique, au régime de vie et aux conditions psychologiques, le discours médical, de type savant, porte sur des points pratiques et domestiques qui recoupent parfois le discours parémiologique[9].

---

[5] Voir *Le corps comme métaphore dans l'Espagne des XVI^{e} et XVII^{e} siècles*, travaux du CRES vol. 7, études réunies et présentées par Augustin Redondo, Publications de la Sorbonne-Nouvelle, 1992.

[6] Horozco, *Recopilación*, f. 72b, f. 73 et Correas, *op. cit,*, p. 47 a. La veuve et le chapon en mangeant deviennent ronds ; La bonne mule, comme la veuve, bien grasse et toujours en marche ; Chez la cane, la femme et la chèvre, la maigreur est mauvaise.

[7] Enceinte, grossesse, engrosser, en couche, accoucher, accouchement, élever, naître, avortée.

[8] Nous renvoyons à l'étude de Marie-Catherine Barbazza, « La mujer en el *Vocabulario de* refranes de Correas : ¿un discurso de exclusión ? » *in Revista de estudios extremeños*, n°2, 1990, pp. 429-444, qui adopte une perspective différente de la nôtre.

[9] Damián Carbón, *Libro del arte de las comadres o madrinas del regimiento de las preñadas y paridas y de los niños*, 1541, transcripción de F. Susarte Molina, prefacio de Pedro Acién, Universidad de Alicante-Facultad de medicina, 1995. Sur cette question au niveau de l'Europe, voir Evelyne Berriot-Salvadore, *Un corps un destin :*

À travers ces deux types de discours, qui constituent une manière particulière de penser la femme[10], s'affirment l'inquiétude d'avoir une descendance, les préoccupations qui s'ensuivent, le souci d'avoir une femme utile, tant pour les nombreux travaux domestiques et agricoles que pour l'honorabilité de la maison. Comme nous le verrons d'abord, en la femme se noue un inextricable paradoxe qui est le germe de toute la réflexion scientifique, sociale, morale et pratique recueillie dans les ouvrages proverbiaux et médicaux utilisés pour ce travail. Puis à partir des états féminins qui fondent ce caractère problématique, des thèmes et du lexique de la fertilité, de la grossesse, de l'enfantement, nous analyserons les attitudes et les sentiments qu'ils suscitent à travers les préceptes de la sagesse populaire et ceux des médecins. Cela nous permettra d'apprécier de quelle façon les jugements médicaux et les besoins liés à la vie quotidienne, laborieuse en particulier, s'opposent ou convergent.

Le corps de la femme, on le sait, est l'objet des préoccupations morales et sociales visant à l'occulter, le discipliner voire lui retirer sa spécificité sexuelle[11], car sur lui pèse la double présomption de culpabilité et de faiblesse dans les fondements de la morale judéo-chrétienne[12]. La femme est ainsi perçue comme une négativité, elle présente en quelque sorte une moins value physique, sociale et morale ; par conséquent l'enfantement d'une fille est un désavantage, une malédiction, voire une forme de stérilité[13]. Par nature, la fille provoque de l'inquiétude : «mi hijo verná barbado mas no parido ni preñado»[14]. De façon cruelle, on en arrive à souhaiter qu'elle meure à la naissance ou avant d'atteindre la puberté : « Bendita es la puerta por do sale la hija muerta » ; le commentaire d'Horozco est sans ambiguïté :

> Les filles causent bien souvent aux parents tant de maux qu'il leur semble moins pénible de les voir mourir jeunes que de se voir dans de mauvais pas. Car la fille qu'on enterre enfant est une bienheureuse et elle ne causera pas de peines à ses parents au seuil de leur vieillesse[15].

Les parents sont soucieux de lui assurer un mariage décent : « La hija querida cásala en tu vida »[16], mais c'est là une tâche plus difficile que pour un fils : « Casa el hijo cuando

---

La femme dans la médecine de la Renaissance, Genève, Champion (Slatkine), 1993 : en particulier 3e partie et bibliographie.

[10] Sur le rôle de la femme dans la constitution de son identité dans le système de dépendance où elle vit, voir *Dámaris Otero Torres, Vientre, manos y espíritu : hacia la construcción del sujeto femenino en el Siglo de Oro,* Xalapa, Universidad veracruzana, Veracruz, 2000 : p. 27-48 en particulier.

[11] Marie-Catherine Barbazza, « L'éducation féminine en Espagne au XVIe siècle : une analyse de quelques traités moraux », *in École et Église en Espagne et en Amérique Latine*, Université de Tours, 1988-1989, p. 327-348.

[12] *Corbacho* d'Alonso Martínez de Toledo cristallise avec une certaine véhémence ces idées, qui s'inscrivent dans la conception judéo-chrétienne de la femme descendante d'Eve.

[13] E. Berriot-Salvadore *op.cit.*, p. 129.

[14] Horozco, *Recopilación*, f. 96b : Mon fils me reviendra avec une barbe mais sans enfant ni grossesse.

[15] Horozco, *Teatro…,* n° 402, p. 141 : Bénie soit la porte d'où sorte la fille morte. Glose : Suelen por hijas venir /a los padres tantos males/ que en menos tienen sufrir /verlas temprano morir que esperar a tranças tales. /Porque la niña que está /sepultada en la niñez /bienaventurada va /y a sus padres no dará /trabajos en la bejez.

[16] Horozco, *Recopilación*, f. 79b : Ta fille bien-aimée, tant que tu vis, tu dois la marier.

quieres y la hija cuando pudieres », car le mâle transmet le nom et garde les biens patrimoniaux, alors que la fille apporte un trousseau et sa dote doit être significative pour attirer les prétendants[17].

La peur qui s'exprime est bien suscitée par le corps de la jeune pubère, qui attire les regards, réveille des pulsions et s'éveille elle-même à l'amour. Rappelons que les viols étaient fréquents, survenant surtout si la jeune fille devait travailler dans les champs loin de toute surveillance[18]. On comprend donc que la femme doive être recluse chez elle et même éviter de se montrer à la fenêtre, comme le prescrit un des proverbes les plus connus « La mujer en casa la pierna quebrada »[19]. Pour finir sur ce point, signalons que certains médecins, dont l'illustre Ambroise Paré, préconisent l'excision comme remède contre la lubricité. Si l'on ne peut rien dire de la mise en pratique de ce conseil, on observe qu'il s'appuie sur l'idée que le corps de la femme, tout en étant défectueux, possède à tort une excroissance considérée comme masculine[20].

Cependant si l'enfant mâle est davantage désiré, la fille suscite un affect et des attentes particuliers car elle apporte à la maison une présence appréciée ; c'est pourquoi certaines réflexions à son égard sont contradictoires mais s'expliquent néanmoins : le proverbe « La hija ni nazca ni muera » est éclairé ainsi par Horozco : « La fille, à sa naissance, est rejetée sous le toit paternel mais quand elle a grandi, elle est aimée comme telle car elle est un repos pour sa mère. [...] »[21]. L'ambivalence de la femme tient au fait que sur elle repose la charge d'assurer la descendance : cette loi inéluctable, clef de nombreux enjeux, valorise, dans une certaine mesure, le bas corporel et sa nécessité vitale contre l'image peccamineuse imposée

[17] Horozco, *Teatro*., n° 536, p. 166 : Marie ton fils quand tu voudras mais ta fille quand tu pourras. Mais si la fille est la seule héritière elle peut présenter de la valeur : « Más vale dote en terrones que no en tiras, ni cordones » (Mieux vaut une dote en arpents qu'en dentelles et en rubans), *Ibid.*, n° 1905, p. 396 et, du même auteur, *Recopilación*, f. 92 a.

[18] Cervantès s'est sans doute inspiré de la réalité dans *La fuerza de la sangre* : les parents restent impuissants devant l'enlèvement de leur fille qui est par la suite violée. Sur les délits sexuels, voir Bartolomé Bennassar, *Inquisición española : poder político y control social*, Barcelona, Crítica, 1984, en particulier chap. 10, pp. 295-299 : le viol entre dans les péchés dits naturels, qualifié de sacrilège charnel. M-C Barbazza cite : *« Algodón cogió, cual la hallares tal te la dó* » (Elle a travaillé dans les champs, telle que je te la donne, tu la prends) de Correas, "La mujer....", p. 437. Le maître commente ainsi : «*Las mozas que andan en el campo corren peligro de ser forzadas, y aun sin fuerza, de ser dueñas*» (trad.: les jeunes filles qui vont aux champs courent le risque d'être forcées et, même sans l'être, de se retrouver femmes), Correas, *op.cit.*, p. 30 a.

[19] Horozco, *Recopilación*, f. 55 a ; mais aussi *id*., *Teatro*..., n° 1454, Correas, *op.cit.*, p. 324 a : La femme, à la maison, avec une jambe cassée.

[20] E. Berriot-Salvadore, *op. cit*., appendice, pp. 221-225 : il est connu que l'ablation pratiquée en Afrique et en Egypte se justifie par le caractère masculin de cet organe féminin, trop similaire au membre viril.

[21] Horozco, *Teatro*, n°1418 et glose, p. 311: La fille ne doit ni naître ni mourir. Glose : *La hija es aborrecida / cuando nasce en cas del padre/ pero después de crecida / siendo tal es muy querida / y es descanso de su madre*. Correas relève également "La mujer casera hija la primera" (L'honnête ménagère veut une fille en premier) et commente «[...] para que ayude a criar los demás que nacieren. Yo entiendo que consuela al padre que desea hijo varón» (pour qu'elle aide à élever ceux qui naîtront ensuite. Je comprends pour ma part que c'est une formule de consolation pour le père qui désire un garçon), *op. cit.*, p. 323b.

par la morale et la religion[22]. Le mariage, comme on le sait, est l'institution qui justifie l'œuvre de chair comme accomplissement du précepte de la multiplication. Il revient au discours religieux de dépasser le paradoxe 'vie égale péché' en permettant que l'amour humain se réalise mais se transcende dans l'amour divin.

Autrement dit, parler du corps féminin implique soit l'emploi d'un code de représentation extrêmement restrictif dans les écrits littéraires et moraux soit, en fonction d'un nombre de récepteurs très réduit, un langage médical plus affranchi des normes de représentations puisque les parties du corps ont leur désignation anatomique propre. Entre les deux types extrêmes que sont le langage codifié et le langage médical, on peut considérer que les proverbes constituent une autre modalité d'expression. En effet ils émanent d'une observation de la réalité pour en transmettre les enseignements et cette fonction didactique s'effectue par le biais d'un langage plus libéré des conventions, dont les signes sont plus directement compréhensibles, moins détournés de l'expérience à transmettre. C'est bien cette mission de vérité qui les a rendus si précieux aux yeux de nombreux humanistes. Parallèlement les réflexions et les expérimentations obstétricales correspondent aussi à une recherche de vérité visant à établir un savoir. La femme est un des objets les plus présents dans les spéculations et les pratiques médicales des débuts de la médecine moderne : l'intérêt manifesté pour sa fonction reproductrice et le mécanisme de l'accouchement proprement dit implique une série de considérations sur sa santé en tant qu'elle conditionne la fertilité, la grossesse et le post-partum[23]; progressivement l'obstétrique consistera à trouver le meilleur compromis pour sauver l'enfant et la mère tout en leur garantissant à tous deux une viabilité[24].

Cependant dans sa tentative de comprendre l'anatomie utérine et le fonctionnement des organes féminins, la médecine moderne ne s'est pas dégagée dans les premiers temps des conceptions antiques partiellement transmises et mêlées à la tradition culturelle et religieuse médiévale : la femme restait un homme inachevé ou une sorte de dérivé du sexe masculin[25].

---

[22] Cet antagonisme de l'image féminine appartient à la plus ancienne tradition biblique : *la Femme vertueuse*, dont l'éloge clôt le livre des *Proverbes* (XXXI), rachète, en quelque sorte, Eve.

[23] D. Carbón, *op.cit.*, préface : pp. 7-11 et pp. 74-77 : sur la redistribution des compétences du médecin et de la *comadre*. Voir Jacques Gélis, « L'évolution de la conscience de la vie et du corps en Espagne aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles. La protection de la femme et du nouveau né », *in Le corps dans la société espagnole des XVI^e^ et XVI^e^ siècles*, études réunies par A. Redondo, Paris-Sorbonne Nouvelle, 1990, p. 15-25 : p. 19-20 et note 14.

[24]Diego Matheo Zapata, *Dissertación médico-teológica sobre los partos difíciles que consagra a la sereníssima Señora Doña Mariana Victoria, Infanta de España, Princesa de Brasil*, Madrid, 1733 : bien que beaucoup plus tardif, cet ouvrage rend compte des expériences datant de l'époque qui nous intéresse d'un point de vue critique : le docteur Zapata revient sur la pratique des forceps, le baptême intra-utérin, les remèdes abortifs pour sauver la mère.

[25]Bernardo de Gordonio († 1320), *Lilio de medicina*, Salamanque, 1495 : « *en la fembra [los órganos de la generación] es la madre y su boca y sus dos testículos que están en los cuernos de la madre*» (chez la femme, les organes génitaux sont la matrice, son ouverture et ses deux testicules qui se trouvent dans les trompes de la

Le cycle menstruel, vu comme dysfonctionnement organique, était le signe le plus évident de son imperfection qui se manifestait aussi par un tempérament versatile, l'absence de volonté, la sensibilité à l'influence lunaire, tout cela provenant de sa nature froide[26]. Inutile de dire que cette vision scientifique des choses va de pair avec une idéologie misogyne qui perpétue une image de la femme imparfaite – « La muger es animal imperfecto »[27] – faible et vicieuse, même si elle ne correspond pas toujours à une conviction authentiquement anti-féminine[28].

La maternité et l'enfantement se trouvent au cœur de ces discours et de cette idéologie ; c'est pourquoi la stérilité, généralement tenue pour féminine[29], loin d'apporter une compensation à l'impureté et aux soupçons, ne fait qu'y ajouter la déception et la frustration du désir de descendance. La femme doit être féconde, c'est-à-dire permettre l'achèvement de la procréation qui est l'apanage des hommes[30]: « La muger loçana parida o preñada me la alaba »[31]. La femme en définitive ne se valorise qu'en accomplissant son rôle naturel ; on n'apprécie sa beauté ou sa jeunesse qu'en fonction de sa fertilité et non en tant que telles :

---

matrice), libro VII, clxii v°b. Voir également E. Berriot-Salvadore, *op. cit.*, p. 17 : sur la similitudes de la matrice et des parties génitales masculines. Ce qui est extérieur chez l'homme est intérieur et retourné chez la femme.

[26] *Ibid.*, pp. 23-24. Huarte de San Juan, dans *Examen de ingenios* (1575), diffusé et traduit, développe les différences fondamentales entre l'homme chaud et la femme froide. La théorie des tempéraments calquée sur la division des éléments en quatre qualités, n'a pas perdu de son autorité.

[27] Horozco, *Recopilación*, f. 59b : la femme est un animal imparfait ; ce n'est pas un proverbe à proprement parler mais une sentence rebattue depuis Aristote : Luis de Lucena l'emploie, par exemple, dans sa *Repetición de amores*, Studies in the Romance Languages and Literatures, ed. Jacob Ornstein, University of North Carolina, 1954, n° 23, pp. 60-119 : p. 76 ; Torrellas en fait un vers dans son *Maldezir de las mugeres*.

[28] Nous pensons aux débats de certains poètes, Torrellas, Manrique, et plus tard Horozco qui, suivant la tradition, énumèrent les défauts ou au contraire les perfections de la femme. A côté de cela, on lit un discours de défense de la femme remarquable par Selvagia, Jorge de Montemayor, *Los siete libros de la Diana*, Cátedra, libro I, pp. 136-138.

[29] La responsabilité masculine consiste uniquement à consommer l'acte charnel : *La de Tiso no tiene hijos porque le faltan dos argamandijos* (La femme de Tiso n'a pas d'enfants car il lui manque deux instruments), Correas, *op.cit.*, p. 257 b. Les théories médicales évoluent mais les plus anciennes ne sont pas les plus anti-féminines ; par exemple B. de Gordonio pense que la stérilité provient soit de l'homme soit de la femme, *op. cit.*, libro VII.

[30] Il est néanmoins fait référence à l'impuissance masculine ou à une incapacité à procréer : « *Ay caderas hartas de parir y ninguna de mi marido malogrado* » (Pauvres de vous, hanches lasses d'enfanter et pas une fois de mon mari insuffisant) ou « *Ay renes amargas, hartas de parir, y ninguna del bueno de mi marido ; y con mucha honra* » (Pauvres reins douloureux, fatigués de porter des enfants, mais pas un seul de mon pauvre mari ; et en tout bien tout honneur), Correas, *op. cit.*, p. 75 et 76. De même Horozco à la suite du proverbe 1707 "Madre quiero ser, parir y hijos tener" (Mère je veux être, enfanter et élever mes enfants) fait un commentaire sur l'impuissance et le désir légitime de la femme d'être séparée de son mari par le juge; également dans le commentaire au proverbe 1202 : « *Assí como la muger /quando el hombre es impotente /tiene licencia y poder / para poder suelta ser /por aqueste inconveniente /assí también raçón fuera / no pariendo la muger / que el hombre poder tuviera / de dexalla* [...] (De même que la femme, quand l'homme est impuissant, a le droit et la possibilité de s'en libérer en considération de ce préjudice, ainsi il serait juste que l'homme dont la femme ne peut avoir d'enfant puisse la laisser), *Teatro*, pp. 36 et 271.

[31] Horozco, *Recopilación*, f. 63 a : Vante-moi les mérites la belle femme, celle qui est enceinte et qui a des enfants, et Correas, *op.cit.*, p. 324 a : "*La muger galana, parida o preñada me la alaba, no una vez sino dos o tres*" (La jolie femme, mère ou enceinte, dis-m'en du bien plutôt deux fois qu'une).

« La moza en cabello no la loes compañero ; dámela preñada o parida dártela he conocida »[32]. En toute logique, la femme qui ne parvient pas à être enceinte n'a droit à aucun égard et devient une bête de somme : « la mujer que no pare, ni empreña darla de golpes cargarla de leña »[33] ; on comprend ici que sa stérilité l'assimile aux mulets qui ne se reproduisent pas mais qui endurent les travaux pénibles. On ne trouve pas de conseils proverbiaux pour favoriser la grossesse alors que les recettes de guérisseuse ou les préceptes médicaux ne manquent pas à ce sujet[34]. En revanche les médecins[35], mais aussi certains religieux comme Antonio de Guevara dans *Epístolas familiares*, préconisent pour le couple une faible différence d'âge et surtout un âge minimum de 16 à 18 ans pour la jeune fille[36]. De la même manière, dans la perception populaire, l'âge des époux est un élément fondamental : *La muger igual menos para ser el hombre señor*[37]. Cela signifie que si l'égalité d'âge est recommandée elle présente cependant un inconvénient majeur un inconvénient majeur, énoncé dans la seconde partie du proverbe : un mari trop jeune ne peut dominer sa femme, d'où le conseil inverse qui préconise une grande différence en faveur du mari : « La muger quincena y el hombre de trenta »[38]; plus l'épouse est jeune plus le mari peut asseoir son autorité. Un autre facteur semble influer sur la fertilité, c'est la carnation ; les brunes sont réputées plus fécondes que les blondes bien qu'elles aient moins de chance de se marier[39] : « La morena si tiene gracia más vale que la blanca lacia »[40], car la chaleur, associée au teint mat ainsi qu'à un tempérament plus luxurieux, donne une disposition particulière à leurs organes reproducteurs et facilite la conception.

Par ailleurs, la relation entre le plaisir et la fertilité admise dans le discours médical est établie également dans la sagesse populaire : le médecin Damián Carbón considère l'orgasme

[32] Horozco, *Recopilación*, f. 71 a, et Correas, *op.cit.*, p. 318 a : La jeune fille en cheveux, ne la loue pas mon ami ; montre-la moi enceinte ou mère et je te dirai que je la connais.
[33] Correas, *op.cit.*, p. 328 a : la femme qui ne porte pas et n'enfante pas, frappe-la et fais-lui porter le bois.
[34] Andrés Laguna, *La Materia médica de Dioscórides*, 1566, 2 tomes, éd. fac-similé, MRA, 1994, évoque les vertus de la mandragore et le commerce abusif qu'on en fait auprès des femmes en mal d'enfants, t. 2, p. 424.
[35] D. Carbón, *op.cit.*, pp. 198-200.
[36] Voir E. Berriot-Salvadore, *op.cit*., 2e partie, p. 59-65 : l'âge limite légal (12 à 14 ans) est bien inférieur à l'âge recommandé par les médecins vu les risques encourus par la femme lors de la grossesse et de l'accouchement. L'auteur cite *Les Epîtres dorées moralles et familières,* 1558, trad. des *Epístolas familiares* (1544) : la lettre à Mosen Puchen, *Ibid*., p. 62.
[37] Horozco, *Recopilación*, f. 61b : la femme égale à l'homme, sauf pour l'autorité.
[38] Correas, *op. cit.*, p. 328 a: la femme de quinze ans et l'homme de trente ans.
[39] Correas, *op. cit.*, p. 262 : « *las blancas se casan, las morenas no, buen día me ha venido que blanca soy* » (les blanches se marient mais pas les brunes, c'est un beau jour pour moi qui suis blanche).
[40] Horozco, *Recopilación*, f. 79b : la femme brune si elle est gracieuse vaut mieux que la blanche peu robuste. Voir aussi Horozco, *Cancionero*, éd. J. Weiner, Bern, Herbert Lang, 1975, n° 247-248, p. 137 (poèmes commentés dans ma thèse, *Le Cancionero de S. de Horozco, auteur tolédan du XVIe siècle*, Paris III, 2001, 4 vols : vol. 3, pp. 681-683). (Voir Florence Dumora, *Le "Cancionero" du Tolédan Sebastián de Horozco,* Paris, L'Harmattan, 2016).

comme signe de fécondation et, inversement, associe la frigidité à la stérilité[41] tout comme il est fait dans le proverbe « Fría es y más que fría la que ni pare ni cría »[42]. Or les femmes blondes passent pour être froides.

Le diagnostic de la grossesse fait l'objet d'expérimentations et d'observations particulières. Sur ce sujet délicat, les proverbes sont rares et plutôt tardifs, limités à un cas précis : « la muger primeriza pechos y no barriga »[43] indique les signes corporels évidents. Dans le domaine médical, les méthodes cliniques modernes et la survivance de pratiques traditionnelles hasardeuses témoignent d'une démarche scientifique balbutiante : les premières s'appuient sur un examen plus intime et organique – position haute de l'utérus, rétention de l'urine, et inappétence sexuelle[44] – alors que les secondes consistent en une expérience où la convergence des phénomènes ressortit à l'analogie[45]: « Pour vérifier s'il y a grossesse, les médecins font boire à la femme allongée, après le dîner, du miel dans de l'eau de pluie tiède : si elle a mal au ventre, cela signifie qu'elle est enceinte »[46].

Au problème du diagnostic s'ajoute celui du hasard de la grossesse. Un proverbe de Correas éclaire sur l'opportunité de la fécondation à certaines périodes de l'année en fonction des travaux des champs, en particulier, car la femme doit être disponible et alerte : « En octubre uñe los bueyes y cubre y alza la mano de ubre ; que quien te lo ayudó a sembrar no te lo ayudará a segar » et il commente ainsi : « Ne t'accouple pas avec ta femme en octobre sinon elle sera très grosse en août ou bien elle viendra d'accoucher et elle ne pourra pas t'aider aux champs »[47]. Autrement dit, la validité de la femme enceinte est une des préoccupations majeures reflétées dans les proverbes. On a conscience que la femme gravide est fragile, comme l'illustre ce proverbe sur la proximité de la mort : « La muger preñada la muerte trae en la manga »[48] ; n'oublions pas que la grossesse est considérée comme une sorte

[41] D. Carbón, *op. cit.*, p. 42.
[42] Horozco, *Teatro*, n°1202, p. 271 : elle est froide et même glaciale celle qui ne procrée pas et n'élève pas d'enfant.
[43] Correas, *op. cit.*,p. 325b : la première grossesse se voit aux seins et pas au ventre ; voir une autre version p. 22b.
[44] D. Carbón, *op. cit.*, p. 42: *Para averiguar la preñez los médicos dan miel con agua de lluvia templado todo y dado de beber después de cenar a la muger tumbada: si tiene dolores de vientre significa que está preñada*.
[45] Voir sur ce sujet, Charles Émile Dubler, *La materia médica de Dioscórides, transmisión medieval y renacentista*, Tetuán y Barcelona, 1952-1957, 5 tomes: t. 1, pp. 169-240, t.2, C. E. Dubler y Elías Terés, pp. 21-35.
[46] D. Carbón, *op. cit.*, p. 43.
[47] Correas, *op. cit.*, p. 197b: en octobre, mets le joug aux boeufs et couvre-les mais sois sobre; car celle qui t'a aidé à semer ne t'aidera pas à récolter ; commentaire : *no tengas ayuntamiento con tu muger en octubre porque estará al agosto muy preñada o recién parida y no te podrá ayudar a trillar y recoger el pan*.
[48] Horozco, *Recopilación*, f. 58 a : La mort rôde tout près de la femme enceinte. Correas donne une version moins inquiétante : « *la muger preñada, la fiebre trae en la manga* » (la fièvre est dans l'habit de la femme enceinte), *op. cit.*, p. 325 a.

de maladie[49]. Dans le proverbe « La muger preñe en todo tiempo treme »[50] il n'est pas fait seulement allusion à la fièvre mais aussi à la peur, si l'on en croit le commentaire de Correas. Sans doute pense-t-il aux craintes légitimes mais peut-être aussi au naturel peureux de la femme que son état ne fait qu'accentuer. Les divers troubles physiques obligent à une attention particulière, du moins dans les milieux qui ont accès aux soins médicaux et où les femmes, relativement oisives, ont une activité domestique limitée aux tâches les moins pénibles.

À cela il faut ajouter les perturbations de l'esprit, auxquelles sont rattachés les caprices de femmes enceintes[51] et surtout l'hypersensibilité de la faculté imaginative : en effet, on croit encore – et certains médecins adhèrent à cette croyance[52] – que l'aspect du futur bébé est conditionné par ce qui frappe la vue de la femme en particulier au moment de la conception[53]. C'est ainsi qu'on explique certaines anomalies, difformités ou plus simplement une ressemblance étrange avec un homme qui n'est pas le père. Généralement il est préconisé d'avoir une bonne hygiène corporelle, de suivre un régime alimentaire modéré à base de viande maigre (volaille) et de pain blanc, de s'abstenir des aliments et plantes purgatifs et diurétiques et de se reposer ; non point que la femme enceinte doive dormir beaucoup mais il lui faut avoir une activité physique raisonnable. De même, elle doit éviter fâcherie, contrariété et tristesse[54]. Par ailleurs on n'a aucune certitude sur le lien entre fécondité et activité physique : d'après Damián Carbón, « la grossesse peut se produire chez des femmes qui font beaucoup d'exercice »[55]. Mais il faut éviter les coups, les chutes « et autres choses semblables qui, comme nous constatons, provoquent des fausses couches »[56].

La naissance de l'enfant, quand elle n'est pas fatale à la parturiente, est perçue comme le véritable obstacle à l'utilité de la femme ainsi que le montre le proverbe « Más hace la

[49] E. Berriot-Salvadore, *op. cit.*, p. 137.
[50] Correas, *op. cit.*, p. 325: la femme enceinte tremble sans cesse.
[51] Un proverbe judéo-espagnol médiéval vient à l'appui de cette observation : « Deseó la preñada nieve tostada », Eleanor O'Kane, *Refranes y frases proverbiales de la Edad Media*, *Anejos del Boletín de la Real Academia Española*, II, Madrid, 1959, p. 164 a. Damián Carbón explique: "[las preñadas] muchas veces desean las cosas malas y dañosas, como frutas verdes y manjares desproporcionados a la vida humana como sal, ceniza, pez", *Libro del arte*, p. 48-49.
[52] « Le plus sage est de ne tenir dans la maison d'une femme grosse ni lièvre, ni singe, ni petits chiens camus avec leurs pieds tors », d'après Levin Lemne, *Les occultes merveilles et secrets de nature*, 1559, chap. IV, cité par E. Berriot Salvadore, *Un corps, un destin*, p. 135.
[53] Cela semble à des médecins plus éclairés une absurdité liée à l'ignorance : le docteur Andrés Laguna, *op. cit.*, t. 2, p. 603 et Laurent Joubert, *Erreurs populaires au fait de la médecine et régime de santé*, Avignon-Paris, 1578, imprimés plusieurs fois entre 1578 et 1590.
[54] D. Carbón, *op. cit.*, pp. 44-45.
[55] *Ibid.*, p. 42: *la preñez puede ocurrir en mugeres que hacen mucho ejercicio*.
[56] *Ibid*., p. 51: *y cosas semejantes que vemos son causas de malparir*.

preñada gimiendo que la parida corriendo ». Correas explique : « davantage de travaux et de tâches ; car la jeune mère est encombrée par le nouveau-né »[57].

À l'opposé des recommandations de repos, la grossesse semble plus d'une fois servir de justification aux exigences de travail : « A la burra preñada cargalla hasta que para »[58]. Le verbe *cargar,* appliqué à *burra,* semble représenter sans équivoque le travail, dans ce proverbe retenu par Horozco. Là encore, l'animal renvoie à la femme d'une façon métaphorique qui devient explicite dans la version de Correas : « La mujer hasta que para y la burra hasta que caiga »[59]. La femme, même gravide, apparaît donc comme un instrument indispensable à la bonne exécution des travaux. L'ellipse suscite presque automatiquement le sens des verbes « dar » ou « cargar », présents dans les proverbes qui délivrent le même message (« A la burra preñada cargalla hasta que para »). Ainsi dans le proverbe où « mujer » et « burra » sont mises en parallèle (« La mujer hasta que para y la burra hasta que caiga »), le signifié du verbe elliptique est induit par la symétrie des conséquences « parir » et « caer », présentées comme équivalentes ; l'acte non dit évoque alors un effort épuisant. Mais la formulation « A la preñada hasta que para y a la parida cada día », évacue l'assimilation avec l'animal et mentionne la femme seule, dans deux états successifs, la grossesse et le post-partum (par le biais d'une dérivation de « parir » / « parida »)[60]. La symétrie attendue entre les deux propositions est rompue du fait que l'enchaînement logique ne se reproduit pas dans la seconde partie du proverbe (fait causal elliptique/ conséquence explicite introduite par « hasta que »). La rupture de la symétrie n'affecte cependant pas la cohérence qui repose sur le contenu sémantique du verbe implicite, identique dans les deux propositions, de sorte que l'effort non dit dans la première n'est plus présenté pour son efficacité, dans la seconde, mais pour lui seul. C'est un effort qui n'est recherché que pour lui-même. Ainsi, le signifié 'effort

[57] *Ibid*., p. 295 a: la femme enceinte travaille plus en geignant que la jeune mère en courant. Commentaire : más labor y oficio, porque a la parida la embaraza la criatura.

[58] Horozco, *Recopilación*, f. 68b et Correas, *op. cit*., p. 94 a: l'ânesse qui est pleine, il faut la charger jusqu'à ce qu'elle mette bas ; le commentaire de Correas indique qu'il y a un sens métaphorique : "otra cosa dice en alegoría" ; et ailleurs: "y a la parida cada día"; le commentaire de Correas ménage deux sens; d'une part, il s'agit de travail : « Dicen que es mejor servirse de ellas porque con el ejercicio tienen mejor parto y crían mejor ; y hasta en las mujeres es bueno trabajar, como se ve en las labradoras » (on dit qu'il est souhaitable de s'en servir car avec l'exercice elles accouchent dans de meilleures conditions et allaitent mieux ; et c'est bon pour les femmes de travailler comme on peut le voir chez les paysannes) ; d'autre part, il expose le sens métaphorique de la variante, infra, note 59.

[59] Correas, *op. cit.,* p. 260 a : La femme jusqu'à ce qu'elle accouche et l'ânesse jusqu'à ce qu'elle s'écroule.

[60] *Ibid*., p. 20 a: «*Otros dicen: 'A la preñada, hasta que para y a la parida cada día y falta burra, yegua o mujer, porque también lo entienden del ayuntamiento de casados, y lo tienen las dueñas para tener mejor parto*», (et il manque ânesse, jument ou femme, parce qu'on entend par là l'union de la femme et du mari, ce que font les femmes pour accoucher plus facilement).

épuisant' est détourné et substitué par celui 'd'effort agréable'[61]. L'ellipse permet d'évoquer pudiquement l'acte charnel qui, de l'avis des femmes elles-mêmes, facilite l'accouchement.

Correas en commentant « La femme jusqu'à ce qu'elle accouche » ne retient que l'interprétation métaphorique du verbe elliptique, possible à partir de la polysémie de « cargar » : « Les femmes assurent que leur accouchement se passe mieux si elles ont usage de leur mari pendant la grossesse »[62]. À ce sujet Damián Carbón témoigne d'une opinion répandue parmi les médecins : « J'ai souvent lu dans des ouvrages médicaux que quand la femme est prête à accoucher elle doit user de son mari et ceci est dans la logique des choses puisque le coït lubrifie l'utérus »[63]. La rationalité du propos contraste avec la liberté de certaines formulations proverbiales dégagées des contraintes morales, mais il représente néanmoins un engagement audacieux, car le médecin espagnol estime par ailleurs que « la femme doit se garder de l'union avec un homme surtout pendant les premiers mois »[64]. Or, à la même époque, d'autres médecins[65], qui se situent dans la droite ligne théologienne et moraliste, proscrivent les rapports entre époux pendant la durée de la grossesse alléguant les complications qui s'ensuivraient au moment de l'accouchement.

À côté de cela, la phrase proverbiale « A la mujer empreñarla y besarla y lo demás hasta que para » est une revendication à peine voilée de la liberté charnelle, où le neutre « lo » réfère, comme on sait, à ce que, par décence, on ne peut nommer tout en y renvoyant de façon si exclusive que le non dit est d'une parfaite lisibilité[66]. Il apparaît que le discours proverbial reflète la façon dont on préservait sa vie intime en aménageant les préceptes et les interdits religieux, par la mise en évidence du vœu de perpétuation. En définitive, les consignes médicales de repos ont peu d'écho dans les proverbes mais l'activité dont il y est question relève davantage de la valorisation du corps féminin (ses besoins fonctionnels et aussi sa

[61] *Ibid*., p. 23a. Correas dans son commentaire ne fait plus du tout allusion au travail; il apporte même un témoignage féminin: *"[…] me dijo una honrada matrona, que enviudando recién preñada tuvo recio parto por faltarla la junta de marido, lo cual no la sucedió en otros partos antes* » (une honnête matrone m'a raconté qu'ayant perdu son mari au début d'une grossesse, elle avait eu un accouchement difficile, ce qui n'avait pas été le cas lors de précédents accouchements). Dans un autre commentaire il met en évidence le sens métaphorique.

[62] Correas, *op. cit.*, p. 260 a: *Dicen las mujeres que tienen mejores partos si han uso de sus maridos estando preñadas.*

[63] D. Carbón, *op. cit*., p. 74 : *Muchas veces he leído en los doctores que cuando la mujer sea propicia para parir use con su marido y esto es conforme con la razón porque el coito hace que la madre se lubrique*.

[64] *Ibid*., *la muger ha de guardarse de allegarse con varón sobre todo en los primeros meses*.

[65] Jean Bouchet, par exemple, auteur d'un ouvrage contemporain de celui de Damián Carbón, *Les triomphes de la noble et amoureuse dame et l'art de honnestement aymer*, Poitiers, 1533 (Paris, 1541) voir E. Berriot-Salvadore, *op. cit*., p. 139.

[66] Correas, *op. cit.*, p. 22b: Engrosse la femme, et embrasse-la et fais-lui tout le reste jusqu'à ce qu'elle enfante. De même, « *A la preñada se ha de dar hasta que para, y a la parida cada día, y a la que no pare hasta hacerla concebir para que venga a parir*", p. 23 a. Sur la valeur du neutre *lo*, voir *Poesía erótica del Siglo de Oro*, éd. et notes de P. Alzieu, R. Jammes, I. Lissorgues, Presses Universitaires de Toulouse-Le Mirail (1975), Barcelona, Crítica, 1984.

sensualité ?) que de son exploitation laborieuse. Correas met en lumière ce sens de façon répétitive bien que certains de ses commentaires évoquent uniquement le travail. Il contribue, dans une certaine mesure, à lever certains tabous en multipliant les proverbes qui abordent la sexualité et en révélant leur véritable sens.

Il n'en reste pas moins que la grossesse engendre des inquiétudes liées en particulier aux avortements qui peuvent survenir à la suite d'un effort soutenu, d'une chute ou de tout autre accident. Toutes les règles d'hygiène de vie préconisées par les médecins visent à éviter la fausse couche[67]. D'ailleurs le livre de Damián Carbón se présente comme une méthode didactique puisqu'il répond à un homme dont l'épouse a enduré plusieurs fausses couches. À cela s'ajoutent les remèdes et recettes à usage domestique, recueillis au XVI^e^ siècle[68], dont l'application étaient à la portée des femmes sans qu'elles aient recours à une assistance médicale. Voici, par exemple, dans un *Manuel pour femmes* du XVI^e^ siècle, le remède pour prévenir une nouvelle fausse couche : « Enduire les creux qui se trouvent au dessus des reins de térébenthine très fine. Avoir à sa disposition une pommade faite de graisse, de résine de lentisque et de dragonnier et du corail rouge. Appliquer cet onguent et couvrir d'une bande et recommencer quinze ou vingt jour avant la période où habituellement se produit la fausse-couche »[69]. Mais la science est insuffisante et les remèdes proposés inefficaces si bien que la sagesse populaire ne recommande rien d'autre qu'une nouvelle grossesse : « Mujer amovida, presto preñada o nunca parida »[70]. Cependant ce thème est très peu présent dans les recueils de proverbes et il n'apparaît pas chez Horozco.

Une autre préoccupation de la grossesse réside dans la détermination du sexe de l'enfant : le garçon est plus ardemment désiré que la fille, nous l'avons vu. Et l'espoir d'avoir un fils peut être entretenu par le médecin qui prétend prodiguer des aides à la nature[71]. Alors qu'on ne croit plus guère à l'influence des astres sur la détermination du sexe[72], c'est encore

---

[67] D. Carbón, *op. cit*., pp. 44-55 et 51-54*;* voir aussi Rösslin, *Rosengarten*, 1513 (*Des divers travaux et enfantements de femmes*, trad. française 1536).

[68] *Livro de receptas de pivetes, pastilhas e uvas perfumadas y conserbas*, [...] de Joana Fernández (fol. I) BNM: mss 1462; *Receptas y memorias para guisados confituras olores aguas afeites adobos de guantes ingüentos medicinas para muchas enfermedades*, BNM Ms 6058: toutes sortes de maux féminins ou infantiles y étaient abordés mais également toute une série d'aspects domestiques.

[69] *Manual de mujeres, en el qual se contienen muchas y diversas reçeutas muy buenas*, ed. Alicia Martínez Crespo, p. 56 : *Untar los ojos que están encima de las renes con trementina muy fina. Tener hechos unos polvos de grassa y almáciga y sangre de drago de gota y coral roxo. Faxarla con este unto y volver a hacerlo en el tiempo que suele malparir 15 o 20 días antes*. D'après Laguna le corail arrête le flux menstruel et soigne les humeurs blanches, *op. cit*., t. 2, Lib.V, cap. XCVII, p. 558.

[70] Correas, *op. cit.,* p. 327b : femme qui a avorté doit être aussitôt enceinte ou elle sera stérile.

[71] E. Berriot-Salvadore, *op. cit*., p. 123. En ce qui concerne les efforts faits pour que les parents aient bon espoir d'enfanter un mâle, voir la *Dama boba* de Lope de Vega, acte III, vv. 2498-2513.

[72] E. Berriot-Salvadore, *op. cit*., p. 123 : c'était une théorie médiévale qui n'a pratiquement plus cours au 16^e^ siècle.

sur la théorie des tempéraments que se fonde son explication : pour Ambroise Paré, la semence la plus chaude et la plus sèche engendre le mâle et la plus froide et humide la femelle, ce qui est conforme aux qualités respectives de l'homme et de la femme. En réalité, seule la forme du ventre renseigne sur le sexe de l'enfant, car c'est l'unique signe tangible, tant au regard de la médecine que de la sagesse populaire : la fille a une position basse – « La hija par de la vedija » – et naît rarement avant terme : « Más se detiene la hija en el vientre »[73]. La fille se trouverait dans la partie gauche de l'utérus, la plus faible, d'après Andrés Laguna[74].

Au moment de la parturition, la stigmatisation de la fille reprend de plus belle, si l'on peut dire, comme l'atteste une série de proverbes. « Hija tras varón quema como tizón »[75] proverbe d'Horozco apparaît chez Correas, sous une forme plus longue qui confirme l'expression d'une douleur physique beaucoup plus intense si elle est provoquée par la fille[76]. Dans le même registre, un autre proverbe du Maître Gonzalo exprime la violence du traumatisme causée par la fille : « La hija tras el varón arranca las telas del corazón »[77]. Ces proverbes semblent conceptualiser l'inévitable répercussion physique d'un principe moral : la culpabilité inhérente à la fille se traduit par la douleur lors de sa venue au monde. Mais dans quelle mesure ne faut-il pas lire le processus dans l'ordre inverse ? À savoir que l'expression de la souffrance liée à la mise au monde de la fille est le pur produit d'une conception négative du sexe féminin. Sans doute est-il juste de dire que la représentation de sa naissance ne fait que servir l'image traditionnelle déjà évoquée au début de ce travail, en insistant sur l'aspect originel féminin du mal. Rappelons que les douleurs de l'enfantement sont, suivant la Genèse (III, 16), le prix à payer pour la maternité[78]; mais dans les Écritures, elles sont indifférentes au sexe de l'enfant, contrairement aux représentations précédemment citées[79].

[73] Correas, *op.cit*., p. 258b et p. 297a : la fille près de la vessie ; la fille reste plus longtemps dans le ventre. Correas ajoute au premier proverbe une autre interprétation : « *también que esté siempre la hija grande al lado de la madre, no se pierda de vista* » (et aussi qu'on ait présent à l'esprit que la fille une fois grande reste auprès de sa mère). Le point de vue éducatif de Correas diverge de la lecture obstétricale qui nous semble la plus pertinente.

[74] A. Laguna, *op. cit.,*: II, 564: il fournit ainsi une explication rationnelle à une indication thérapeutique de Dioscoride sur la pierre de l'aigle, l'aétite.

[75] S. de Horozco, *Recopilación*, f. 42 a.

[76] Correas, *op.cit*., p. 240 a, complète ainsi *«[…] y varón después de hija quema como fuisca. Esto es centella*" (et garçon après fille brûle comme étincelle).

[77] *Ibid*., p. 240 b: la fille après le garçon arrache le coeur.

[78] D. M. Zapata, *op. cit.*, p. 4: "*las mujeres andan prevenidas de los dolores que han de pasar y así sabiéndolo no los temen*" (les femmes sont prévenues des douleurs qui les attendent et ainsi ne les craignent-elles pas).

[79] D'ailleurs traditionnellement ces souffrances sont présentées comme une juste compensation (au regard de l'homme) car la femme est censée connaître un plaisir beaucoup plus intense lors de l'acte charnel. La comparaison est attribuée à Tirésias qui a été homme et femme.

Par ailleurs, Horozco en disant « Parto malo y hija en cabo »[80] rend compte plus fidèlement de la façon dont sont perçues les naissances. Il semble sous-entendre que la mère oublie toutes ses peines à la vue d'un fils alors que la découverte d'une fille les lui rend plus aiguës. Cette même issue décevante est exprimée dans le proverbe bien attesté « Llevar mala noche y parir hija » recueilli par Horozco et Correas[81]. Le sens figuré, retenu à l'exclusion de tout autre dans les commentaires, confirme clairement que la naissance d'une fille symbolise un échec ou un sentiment de frustration, quel qu'en soit l'objet[82]. Médicalement, Damián Carbón donne une explication toute rationnelle à l'accouchement difficile : « La première cause [d'un accouchement difficile] est le sexe de l'enfant car si c'est une fille elle n'a pas autant de force que le garçon »[83]. Faut-il comprendre que la faiblesse naturelle de la fille l'empêche de naître (d'être ?), de se séparer du ventre maternel ? Les discours sont bien convergents quoique établis sur des points de vue différents : subjectif et affectif dans le premier cas, scientifique et objectif dans le second.

Le *post partum* est un autre épisode remarquable dans la représentation du corps de la femme. Les médecins considéraient que leur rôle s'arrêtait après la délivrance et qu'ils n'avaient plus à intervenir auprès de la jeune accouchée. Cependant déjà chez Damián Carbón une réflexion nouvelle apparaît concernant les soins hygiéniques et obstétricaux à prodiguer, parmi lesquels l'expulsion du placenta, en particulier, sera un objet important des discussions médicales[84]. Certains médecins, conscients des complications liées aux suites de l'accouchement, tentent d'imposer leur présence et de réduire le rôle de la sage-femme. Telle est l'intention de Damián Carbón, indiquée par le titre de son livre : l'auteur met en garde contre l'influence néfaste de ces femmes « comadres » sur le psychisme et sur la santé pendant et après l'accouchement. À côté des pratiques réservées au seul médecin, une série de consignes visant à régler la vie de la jeune mère porte sur l'alimentation, le repos, la propreté. On apprend que l'allaitement maternel est âprement défendu par certains et en particulier par le docteur Laguna qui, ajoutant foi à l'expression proverbiale « mamólo en la leche », est

[80] S. de Horozco, *Teatro*, n°2276, p. 465 : accouchement pénible et au bout du compte, une fille ; cependant dans la glose il ne retient qu'un sens métaphorique, celui de l'effort pour atteindre la chose désirée qui se solde par un échec.
[81] Passer une mauvaise nuit et accoucher d'une fille.
[82] Juan Suñé Benages, *Refranero clásico. 2200 refranes castellanos recogidos ordenados y puestos con el significado que corresponde a cada uno*, Barcelona, Joaquín Gil, 1930: "*refrán que denota tener mal éxito un negocio o pretensión después de haber aplicado el mayor trabajo y cuidado para conseguirla*", p. 183.
[83] D. Carbón, *op.cit.*, p. 70.
[84] *Ibid.*, pp. 79-80: *la primera de las causas [de la dificultad del parto] es si fuere hembra porque no tiene tanta fuerza como el varón*. Ambroise Paré pense au contraire qu'il faut laisser faire la nature, E. Berriot-Salvadore, *op.cit*., pp. 178-180 ; la discussion est encore vive au 18e siècle, D. M. Zapata, *op.cit*., pp. 78 et sqq.

totalement confiant en la Nature et persuadé qu'il faut respecter la fonction dévolue par elle aux organes, dans le souci d'un soin où nutrition et éducation sont liées[85].

Selon toute attente, quelques proverbes recueillent ces aspects pratiques de l'hygiène de vie et non ce qui est du ressort des connaissances médicales. Correas exprime par une métaphore animale le grand appétit de la parturiente – « Donde salió borrego entra carnero »[86] – ; ce proverbe renvoie à la tendance populaire, bien ancrée, qui consistait à gaver la jeune mère pour remplir le vide qui s'était fait en elle. Cet usage s'inscrit dans la conception de la femme-gouffre, à l'appétit insatiable, qui s'est largement transmise dans les écrits et que tentent de combattre les médecins en préconisant une alimentation nutritive mais pas trop lourde[87]. Un autre proverbe de Correas semble se faire l'écho des conseils médicaux : « A puerca parida no se dé harina » [88]; ici la métaphore animale semble nettement péjorative mais on comprend bien que l'appétit féroce ne doit pas être satisfait par des aliments épais, bourratifs et, somme toute, insuffisamment nutritifs. Sur le bouillon de poule conseillé, on ne trouve guère de trace dans les recueils étudiés ; cependant un proverbe judéo-espagnol témoigne de l'ancienneté de cette saine pratique, encouragée par Damián Carbón : « Unas paren, otras beben el caldo ». La distribution paradoxale fait d'ailleurs peut-être allusion à la présence de personnes abusives – les fameuses *comadres* ? – qui se dorlotent aux dépens des femmes en couches[89].

Pour terminer, disons un mot de l'impact moral qu'a l'accouchement sur ce corps convalescent. Comme nous l'avons vu plus haut, la grossesse est censée rendre la femme plus luxurieuse encore qu'elle n'est en temps normal : « A la muger preñada hasta que para » signifie, d'après la glose qu'en fait Horozco, la lubricité qui distingue la femme enceinte des

[85] A. Laguna, *op.cit.,:* I, pp. 163-164: il l'a tété dans le lait; "*me parece digna de grande reprehensión la muger que aviendo mantenido por espacio de nueve meses dentro de sus entrañas y con su propria sangre un pedaço de carne poco menos que muerta, quando después la vee delante de sí ya viva, y tornada hombre, sólo porque no se le estraguen los pechos, la entrega sin ninguna piedad a una villana çafia [...] que con diverso mantenimiento la mude su natural complexión y la dé a mamar juntamente con la rústica leche, agrestes y salvajes costumbres*" (p. 163) (la femme qui, après avoir nourri neuf mois durant, dans ses entrailles et avec son propre sang, un morceau de chair à peine vivante, me semble condamnable quand, ayant accouché et voyant devant elle l'être humain, pour la seule raison qu'elle ne veut pas abîmer sa poitrine, elle le donne sans pitié à une grossière paysanne, qui, avec une nourriture différente changera son tempérament naturel et lui donnera en même temps que le sein des manières rustiques et sauvages).

[86] Correas, *op.cit*., p. 165b : D'où un mouton est sorti, rentrera un bélier.

[87] S de Horozco, *Cancionero*, n° 342-345, p. 223 : *Tria sunt insaturabilia […] infernus, et os vulvae, et terra […] ygnis vero* (d'après Proverbes, XXX, 16). Voir aussi E. Berriot-Salvadore, *op. cit*., p. 179.

[88] Correas, *op.cit*., p. 58 b : quand la truie a eu ses petits, on ne la nourrit pas avec de la farine. Le commentaire est édifiant : *« Porque come mucho a causa de los hijos ; en las mujeres es lo propio, a quienes se aplica* » (car elle mange beaucoup à cause de sa progéniture ; c'est caractéristique des femmes, à qui cela s'applique).

[89] A. Galante, *Proverbes judéo-espagnols, Revue Hispanique*, IX, 1902, 17, cité par E. O'Kane, *Refranes y frases proverbiales*, Anejos del Boletín de la real Academia española, II, Madrid, 1959, p. 183b: les unes enfantent et d'autres prennent le bouillon. Et D. Carbón, *op.cit*., p. 82.

femelles d'animaux pleines[90]. Cela n'est pas sans rapport avec tous les proverbes concernant l'activité de la femme et les principes d'abstinence pendant cette période, dont nous avons déjà parlé. En revanche l'accouchement agit comme une purge qui rend la femme plus saine, d'après Jacques Sylvius, et réduit la tendance libidineuse. Cette croyance est suffisamment implantée pour donner matière à un jeu de question-réponse dans le *Cancionero* d'Horozco : « Sepamos qué es la razón / que las hembras que no paren / muy más luxuriosas son »[91]. L'intérêt moral est évident : la femme mariée et mère de famille mène une vie conforme à ce qu'impose la religion. Cela explique l'abondance des proverbes qui abordent l'éducation, les rapports entre mère et enfants et la place de la femme dans la maison.

Dans les proverbes cités autant que dans les discours médicaux, la femme est constituée en objet, et non en sujet. Elle est la troisième personne d'un narrateur et d'un auteur masculin, si collectif ou objectif soit-il. Cependant l'intérêt qu'elle suscite pour son pouvoir sur la vie permet de comprendre qu'elle est perçue comme fondamentale, en dépit de toute l'idéologie qui tend à l'infériorisier, à la dévaloriser et à laquelle ces mêmes discours sont perméables. Elle domine, malgré tout, sans en être ni le maître ni l'auteur, la production scientifique et culturelle, production d'un savoir et d'une expression qui lui sont dédiés. C'est pourquoi ces écrits entrent dans un processus d'identification de la femme qui permet l'émergence progressive d'une identité d'autant plus véridique qu'elle y est saisie dans son aspect le plus intime. Certes la construction de cette identité se fait de façon passive ; mais elle implique une reconnaissance qui est avant tout celle d'un corps propre et dont l'homme, qui en est le lecteur, l'interprète, sent à quel point il est indispensable d'en comprendre le fonctionnement. On pourrait formuler toute cette attention en disant que la connaissance de la femme fait pleinement partie d'une certaine démarche humaniste. Cela est vrai en premier lieu peut-être pour le discours médical dont certains auteurs sont des pionniers en matière d'obstétrique mais aussi d'approche psychologique de la femme enceinte. Et si les médecins qui recommandent douceur et sérénité dans son entourage se fondent sur des principes encore marqués par une conception médiévale du psychisme ou tempérament féminin, il faut souligner leurs efforts pour s'affranchir des vieilles théories et lutter contre les fausses croyances. Comment ne pas sentir, chez Laguna, la double perspective du propos médical quand par le biais d'un savoir totalement traditionnel et violemment dépréciateur sur la *natura*

[90] S de Horozco, *Teatro*, n°133, p. 95 : « *En esto es muy diferente / la bestia de la muger /que quando la bestia siente / ser preñada no consiente / del macho tomada ser./ Mas la muger más honrada / no huie entonces la cara* [...]" (en cela la bête est bien différente de la femme car dès qu'elle se sent pleine elle refuse le mâle. Mais la femme la plus honnête ne s'en détourne pas).

[91] S. de Horozco, *Cancionero*, n° 241, p. 136 : Voyons pour quelle raison les femmes qui n'enfantent pas sont beaucoup plus luxurieuses.

féminine, il fait une solennelle observation sur l'égalité originelle organique de tous les hommes ?[92] En second lieu, cette démarche humaniste est sensible dans les corpus de proverbes étudiés. Car en plus de l'attention remarquable accordée aux proverbes touchant à l'éducation, et au rôle qu'y joue la femme, on observe, entre Horozco et Correas, un nombre grandissant de proverbes concernant la femme enceinte proprement dite avec des commentaires très explicites sur des sujets généralement tus. Les commentaires qui, chez Horozco, revêtent habituellement un ton critique, sont souvent bienveillants chez Correas, qui n'hésite pas à apporter ici ou là un témoignage féminin et, de cette façon, à laisser la femme s'exprimer plus directement. Le corps féminin qui fait peur, stimule aussi, de toute évidence, une curiosité positive.

[92] A. Laguna, *op.cit.*, II, p. 590: "*Y con ser hidiondo y pestífero el menstruo, sola la muger entre todos los animales, cada mes a él es subjecta, y lo que devría de abaxar y deprimir la sobervia humana, d'esta infectión pestífera, d'esta mesma hidiondez, como de propria materia, se conficionan y engendran los Reyes y Emperadores, que no caben en el mundo universo*" (bien que les menstrues soient malodorantes et pestilentielles, la femme, parmi tous les animaux, est la seule qui y soit assujettie chaque mois; et ce qui devrait rabattre et humilier la superbe humaine est que de cette infection virulente, de cette puanteur, comme si c'était une matière appropriée, sont façonnés et engendrés Rois et Empereurs, qui se sentent les maîtres du monde).